

A PROPOS D'IMMIGRATION

TOUJOURS LE NOMBRE !

La Gazette du 7 janvier nous apporte, en dépêche spéciale de Londres, un message de M. Roche, ministre de l'Intérieur à Ottawa, à la revue hebdomadaire *Canada*, publié en Grande-Bretagne, et qui a trait à la question de l'immigration canadienne.

"L'honorable M. le docteur Roche, ministre de l'Intérieur, au Canada, dans un message de l'an neuf à l'hebdomadaire le *Canada*," dit le correspondant de la Gazette, "note avec satisfaction que l'immigration de l'année qui vient de se clore se totalise à 400,000, dont 150,000 viennent de Grande-Bretagne."

"En amenant au Canada tant de gens qui veulent échapper aux conditions difficiles et pénibles de la vie dans les Iles Britanniques," dit le docteur Roche, "nous n'enlevons à l'empire ni ses fils ni ses filles, mais nous les transplantons à un autre endroit du jardin impérial. Je suis certain que tant que le Canada aura des terres fertiles à distribuer et que la Grande-Bretagne aura à disposer d'hommes vigoureux qui pourront les mettre en culture, cette migration annuelle se continuera."

• • •

Ce message du docteur Roche au *Canada* est un document à conserver, car il illustre bien la mentalité de nos politiciens, si intelligents et si intègres peuvent-ils être par ailleurs.

M. le docteur Roche est un parfait honnête homme, disent ceux qui le connaissent bien. C'est aussi l'impression qu'il laisse à ceux qui ont occasion de l'observer, à la Chambre des Communes. Il ne manque pas non plus d'intelligence. Et cependant, l'emprise des préjugés politiques, sur lui, est telle qu'elle l'empêche de saisir tout le danger qu'il y a, pour le Canada, à continuer plus longtemps la politique insensée d'immigration dans laquelle il s'est engagé depuis 1897.

Sans doute, il nous faut des immigrants. Le *Devoir* a déjà, au cours de nombreux articles, exprimé de manière fort claire son avis sur ce point. Il nous faut des immigrants, mais des immigrants *détructibles*. Il nous en faut quelques dizaines de milliers par an, mais recrutés parmi la classe rurale, en Ecosse, en Irlande, en Angleterre, en France, en Belgique, en Allemagne et en Hollande, pour ne mentionner que ces contrées. Il nous faut des immigrants qui s'intéressent aux travaux de la terre et aident à nos agriculteurs à produire assez de denrées alimentaires pour subvenir aux besoins de la nation. Mais encore faut-il les choisir, ces gens, et ne pas jeter pêle-mêle, sans aucun souci des résultats d'une telle politique, dans l'avenir, 400,000 ou 500,000 étrangers dans le pays, chaque année. Il faut s'occuper de la qualité, d'abord, ensuite de la quantité.

Or, depuis bientôt vingt ans, on pense tout le temps, dans le domaine étroit de la politique de parti, à la quantité, quitte, à de très rares heures, à réfléchir un peu sur la qualité de ces gens. Et à cause de cette politique intempestive d'immigration faite à la diable, des milliers d'idiots, d'imbéciles, de faibles d'esprit, de tarés, de criminels et de récidivistes sont venus au pays, mêlés à de fort honnêtes gens, compliquer le problème déjà grave de la nation canadienne.

Il n'y a rien de neuf dans tout cela, dira-t-on. C'est vrai. Mais on ne saurait trop le répéter : tant que nos politiciens penseront avant tout à la quantité des immigrants, non pas à leur qualité, il y aura lieu de dénoncer cette tendance d'esprit, fatale à plus d'un titre, et qui affecte des gens aussi bien équilibrés, par ailleurs, que M. Roche. Ils sont victimes de l'insouciance nationale, ils n'étudient pas d'assez près cette redoutable question, ils suivent trop les sentiers battus par leurs prédécesseurs.

• • •

Aux derniers jours de 1913, une dépêche qui a fait le tour de la presse canadienne disait que, rien qu'à Winnipeg, il y avait, cet hiver, trois mille oisifs, pour la plupart immigrés arrivés au pays depuis quelques mois. A Edmonton, au cours de l'été dernier, deux mille hommes au moins habitaient, dans la banlieue de la ville, la *cité des tentes*, où ils abritaient leur désœuvrement sous les toiles érigées par la ville pour ces immigrants qui refusaient d'aller travailler sur la terre. Chaque ville le moins important de l'Ouest a à faire face, cet hiver, à une situation analogue à celle qui existe à Winnipeg et à Edmonton. Des dizaines de milliers d'immigrants flânent dans les rues et dans les faubourgs. Ceux de langue anglaise y forment un contingent considérable. Dès 1908, dans son rapport annuel, M. P. H. Bryce, directeur du service médical de l'immigration canadienne écrivait (*Rapport du directeur de l'immigration*, 1908, version anglaise, page 136) : "Not only does the large number of people from English cities come to our large cities, but it is especially true of that class, 'ne'er-do-wells', social and moral delinquents and ineffectives in general. They are not only physically unequal to the task of farm life, but they are further usually incapable of enduring the quiet of rural life. Hence, if sent to the country, they too frequently drift back to town, and when winter comes and work fails, they seek aid in those institutions set apart for the city poor and helpless." C'est-à-dire que "non seulement la plupart des gens qui viennent des villes anglaises restent dans nos grandes villes, mais cela est surtout vrai de la classe des vauriens, des déclassés de tout genre, des incapables de toute espèce. Au point de vue physique, ils ne sont pas bâtis pour les travaux de la ferme et, au surplus, ils sont d'habitude incapables de s'habituer au calme de la vie rurale. C'est pourquoi, si on les envoie à la campagne, ils reviennent trop fréquemment vers les villes, et, quand arrivent l'hiver et le manque de travail, ils vont chercher de l'aide dans les institutions établies pour les pauvres et les sans-travail de la ville."

M. Roche se dit certain que la migration annuelle venue des Iles Britanniques ne cessera pas. Si elle doit continuer de nous apporter le contingent de paresseux, d'oisifs, de gens mal disposés et de rebuts physiques qu'elle mêle à la saine immigration venue de la Grande-Bretagne et de l'Irlande rurales, nous ne pourrions que regretter l'accomplissement du vœu formulé dès les premiers jours de 1914 par M. Roche.

Il est temps, grand temps, d'exiger des réformes dans notre immigration, des réformes nombreuses et considérables. Et, la première, c'est que l'on relègue à l'écart la théorie stupide de l'accroissement du nombre des immigrants, chaque année.

Georges PELLETIER.